VI

CICÉRON TRADUCTEUR DE PLATON

(A PROPOS DU « DE RE PVBLICA » I, 66)

PAR R. PONCELET
Assistant à la Sorbonne

Le *De re publica* I, 66, propose une traduction latine d'un passage célèbre de Platon (*Polit.*, 562 d sq.), qui traite des excès de la liberté dans l'État démocratique. Ce morceau est le plus long des fragments platoniciens transposés par Cicéron, à l'exception du *Timée*. En outre, nous sommes assurés que les divergences observées ici ne peuvent procéder d'une rédaction négligente, à cause des préoccupations d'art[1] qui caractérisent éminemment le *De re publica* dans son ensemble, et aussi à cause de l'avertissement que notre auteur place en tête de cette longue citation : « ... tum fit illud quod apud Platonem est luculente dictum, si modo id exprimere Latine potuero ; *difficile factu est, sed conabor tamen* » (*De re publica* I, 65 s. fin.).

Cicéron nous informe dans le *De legibus* (II, 7, 17) qu'il est facile de traduire la pensée de Platon : « nam sententias interpretari perfacile est ». Or, la confrontation de nos deux textes fait apparaître dès l'abord un décalage des plans qui est saisissant et qui porte sur la page tout entière. L'auteur latin incurve gravement la ligne platonicienne et deux de ces déviations méritent une attention particulière :

1°. — Les premiers mots : « ὅταν δημοκρατουμένη πόλις », sont « traduits » par : « cum inexplebiles populi fauces » ; équivalent d'apparence anodine, qui, en fait, est radicalement traître à la pensée du modèle. Car, quelle est donc, chez Platon, la cause des débordements démagogiques? C'est *la forme démocratique de l'État*, c'est la malfaisance essentielle et spécifique des institutions démo-

1. Cf. M. Pohlenz, *Ciceros De re publica als Kunstwerk*, in *Mél. Reitzenstein*, Teubner, 1931.

cratiques. Le mouvement du texte grec consiste uniquement à déployer la logique interne de l'idée de démocratie, en prenant bien garde de ne pas conférer la responsabilité à un groupe déterminé de citoyens ; car ce n'est pas seulement le peuple qui s'enivre de liberté, mais aussi les classes moyennes et aristocratiques de la société. Il y a là un effort d'élaboration abstraite dont le latin se révèle incapable. Cicéron ne voit pas, ou du moins ne dit pas du tout, qu'il faut accuser la structure même de l'État, laquelle engendre, congénitalement, si j'ose dire, la maladie anarchique. L'unique ressort de ces renversements du pour au contre est à ses yeux la vulgarité populaire. C'est substituer à la réflexion théorique la constatation et la description politiques, ou, si l'on veut, la fausse évidence de l'expérience banale.

2°. — Cette première bifurcation autorise Cicéron à d'autres infidélités qu'il croit sans doute insignifiantes. Platon note méticuleusement, avec la précision médicale d'une bonne observation clinique, les stades successifs de l'invasion du « τὸ τῆς ἐλευθερίας » (l'esprit de liberté). C'est seulement au dernier degré de la maladie que « tout est plein de liberté ». Voilà une exactitude scientifique qui laisse notre auteur dans l'indifférence : chez lui, le corps social est entièrement contaminé dès le départ. Au début de l'analyse, ou plutôt de la description, il nous offre : « ut necesse sit in eiusmodi re publica plena libertatis esse omnia » pour transcrire : « ἆρ' οὐκ ἀνάγκη ἐν τοιαύτῃ πόλει ἐπὶ πᾶν τὸ τῆς ἐλευθερίας ἰέναι » ; (noter que ἐπὶ et ἰέναι marquent le départ et la direction de l'invasion démagogique, non le résultat). C'était s'interdire d'employer ensuite le mot « plena » dans sa vigueur propre. Aussi, au moment de sceller dans une formule finale le résultat du processus démagogique, Cicéron nous présente pour « καὶ τἆλλα πάντα οὕτω μεστὰ ἐλευθερίας γίγνεται » l'équivalent que voici : « ergo, *ex hac infinita licentia* haec summa cogitur ».

C'est une conclusion qui creuse encore le laps ouvert entre les deux textes par le « populi fauces » initial : ce n'est pas du tout la « licentia », le dévergondage politique de la plèbe, qui est justiciable de notre critique, mais la liberté consubstantielle à la constitution démocratique.

Cette page ayant été rédigée avec une scrupuleuse attention, il est fructueux de rechercher les causes du gauchissement cicéro-

nien. L'explication, pour être scientifique, doit se défier des raisons psychologiques telles que celles-ci : goût de la simplification, haine de l'idéologie, penchant vers la solennité, ou autres attributs qui seraient propres au tempérament latin. Il faut éclairer l'ouvrier par l'étude de son instrument et examiner vers quelles directions nouvelles la carence en latin de certains outils verbaux et grammaticaux devait incliner le traducteur[1].

1° *Le manque de participe présent passif.*

L'existence, en grec, d'une gamme riche et variée de participes, et, d'autre part, l'emploi usuel de ce mode verbal permettent d'exprimer avec aisance l'opposition du passif et de l'actif. On sent l'avantage de cette particularité dans une recherche qui est fondée sur l'antithèse entre les gouvernants et les gouvernés.

La souplesse et la légèreté du participe offrent une autre commodité : celle de nettoyer les problèmes sans alourdir la phrase par des propositions subordonnées. Or, l'abus des propositions subordonnées n'a pas seulement pour inconvénient d'embarrasser le discours, il donne à la prose une allure périodique et oratoire, qui convient à merveille à l'éloquence, mais très peu à l'analyse philosophique, où elle risque de forcer les vrais rapports des choses. Examinons le passage suivant (nous plaçons entre crochets les mots qui n'ont pas d'équivalent dans le texte parallèle) :

..... τοὺς δὲ ἄρχοντας μὲν ἀρχομένοις, ἀρχομένους δὲ ἄρχουσιν ὁμοίους [ἰδίᾳ] τε καὶ δημοσίᾳ ἐπαινεῖ τε καὶ τιμᾷ.	ees autem [qui] in magistratu priuatorum similes esse [uelint], eosque priuatos, [qui] efficiant, [ne] quid inter priuatum et magistratum differat, [ferunt laudibus] et mactant honoribus.

Le traducteur est contraint d'encombrer son texte de *quatre* propositions au subjonctif : trois relatives, une complétive introduite par « ne ». La relative est, en effet, l'équivalent normal du participe présent passif. Mais il faut bien alors faire excuser cet

1. Le texte grec répète avec soin ἐλευθερία ; « libertas » n'est pas assez confirmé dans sa fonction abstraite pour imposer une répétition ; c'est « l'état de liberté » plutôt que la liberté.

— πάνυ ἐλευθέρως καὶ σεμνῶς [εἰθισμένοι] πορεύεσθαι.

L'abandon de ces participes a une conséquence inattendue : c'est par une acclimatation progressive et insensible que les citoyens s'accoutument aux mœurs démocratiques. Ce progrès dans la gradation, que notre auteur omet pour des motifs humblement grammaticaux, était pourtant nécessaire à l'intelligence des extravagances populaires. De plus, l'image « ποιεῖ », qui éclate à la fin du texte grec comme la conséquence *logique* de « εἰθισμένοι », a disparu du texte latin : ayant écarté « εἰθισμένοι » et tous les participes qui marquent l'idée de « s'habituer peu à peu à... se mettre à... », Cicéron ne se sent plus obligé de sauver « ποιεῖ », qui, pourtant, est capital : c'est l'esprit de liberté qui *façonne* l'âme des citoyens par une action lente et graduée :

..... ἐννοεῖς ὡς ἁπαλὴν τὴν ψυχὴν τῶν πολιτῶν ποιεῖ.....	[ut] ita [fastidiosae] mollesque mentes euadant ciuium.....

En résumé, le lecteur pressent que l'organisation propre à la page latine est commandée par la structure de la langue beaucoup plus que par une diathèse intellectuelle et artistique propre à notre auteur. L'absence du participe présent passif engage le traducteur : 1° à aggraver le tour périodique du latin, puis, pour ordonner l'entassement des subjonctives, à édifier une architecture littéraire et volontiers oratoire des subordonnées. 2° à éliminer le nuancement de l'idée que ce merveilleux instrument d'anatomie intellectuelle rend si aisé au grec, pour ne présenter que le résultat de l'analyse, c'est-à-dire le tableau.

D'autres lacunes du matériel linguistique exercent leur action dans le même sens.

2° *L'absence de l'article.*

Le sujet de *toute* la page de Platon est cette curieuse expression : « τὸ τῆς ἐλευθερίας » ; « l'esprit de liberté », qui s'enfonce (καταδύεσθαι) dans les maisons privées et modèle (ποιεῖ) l'âme des citoyens au point de leur rendre toute règle intolérable. Or, τὸ note l'idée sans l'étayer d'un corps expressif, quel qu'il soit ; c'est donc le *symbole parfaitement abstrait.* L'élément sensible qui est présent dans tout vocable est ici réduit à zéro, et le plus surprenant

embarras et introduire ici quelques embellissements littéraires : nous voyons naître le souci de la variété. N'osant risquer la sèche opposition « similes — dissimiles », qui eût été précise, Cicéron nous livre des groupes synonymiques : « priuatorum similes », « eosque, qui efficiant, ne quid inter priuatum et magistratum differat ». Mais comment notre auteur eût-il pu écrire autrement? L'absence d'un participe présent à la voix passive l'empêchait de placer « similes » comme ὁμοίους en facteur commun.

Autre point non négligeable : la juxtaposition des membres au subjonctif oblige l'auteur, par un besoin d'équilibre facile à comprendre, à étoffer le membre final : « ferunt laudibus et mactant honoribus » (quatre mots pour deux en grec). On comprend que l'opulence de la période latine s'explique en grande partie par son incapacité à trouver spontanément le signe linguistique qui noterait mathématiquement les rapports du réel.

On aurait tort, au surplus, de voir dans « priuatos » le correspondant exact de « ἀρχομένους » ; « priuatos » signifie : les particuliers ; nous sommes là sur le plan de l'observation politique ; Cicéron montre des individus. Le couple « ἄρχοντας-ἀρχομένους » extrait de ces individus le rapport qui unit le gouvernant au gouverné. Le grec caresse une *abstraction*, le latin oppose des *objets*.

De même plus loin :

... ὅταν δὴ οἱ ἐωνημένοι καὶ αἱ ἐωνημέναι μηδὲν ἧττον ἐλεύθεροι ὦσι τῶν πριαμένων	... [ex quo fit], ut etiam serui se liberius gerant.

Platon isole le lien qui unit l'esclave à l'acheteur, Cicéron ne *voit* que des esclaves. Détail sans prix? Mais l'interversion des rapports normaux entre les citoyens est le centre de gravité de toute la page et nous substituons à une mesure exacte une *image* ou un *tableau*.

L'écrivain romain sent bien d'ailleurs qu'il ne peut, sous peine d'être illisible, entasser imprudemment les subordonnées. Aussi, chaque fois qu'il croit pouvoir le faire sans dommage grave pour son modèle, supprime-t-il le participe grec. C'est une des raisons qui donnent à notre texte, par endroits, l'apparence d'un résumé. Par exemple :

— [μιμούμενοι] τοὺς νέους .....

est que ce signe algébrique devient le sujet grammatical ou logique de toutes les images qui suivent, lesquelles sont donc nécessairement coordonnées et cohérentes. Il y a là une hauteur d'ascétisme intellectuel où le latin — et pour cause — ne peut atteindre. Le français, héritier du latin, sur ce point n'est pas mieux partagé : nous disons « le propre de la liberté », « l'esprit de la liberté » avec une « variété » verbale qui crie notre carence du mot juste :

..... ἆρ' οὐκ ἀνάγκη ἐν τοιαύτῃ πόλει ἐπὶ πᾶν τὸ τῆς ἐλευθερίας ἰέναι ;	ut necesse sit in eiusmodi republica plena libertatis esse omnia.

Contraint d'omettre τὸ, on conçoit que Cicéron n'ait pas été scrupuleux dans le choix des images qui suivent ; puisqu'il n'avait pas réussi à leur donner un sujet [1], leur cohérence ne s'imposait plus.

De même l'article n'est pas rendu dans le passage : « τὸ μὲν γὰρ τῶν θηρίων, τῶν ὑπὸ τοῖς ἀνθρώποις..... »
Mais les conséquences ici sont limitées à un détail, tandis que, tout à l'heure, elles pesaient sur l'ensemble du texte.

3° *Indigence des instruments d'abstraction* [2].

L'examen de la page latine conduit à classer nos remarques sous les rubriques suivantes :

a) *Absence d'une dérivation correspondant au grec* -ικός.

— ... κολάζει αἰτιωμένη ὡς [μιαρούς] τε καὶ ὀλιγαρχικούς.	— tum magistratus et [principes], ... insequitur, [insimulat], [arguit] praepotentes, reges, tyrannos uocat.

1. Observons que « libertas » ne pouvait guère devenir, en latin, le sujet des verbes suivants, à moins d'être énergiquement personnifié, c'est-à-dire de constituer une prosopopée éloquente, étrangère aux tranquillités de l'analyse. Dans une communication du 14 juin 1947 à la Société des Études latines, M. Marouzeau a fait observer une tendance des Latins à la personnification des notions abstraites, comme par un besoin d'appréhender d'une manière concrète les idées.

2. Ce n'est pas en dénombrant les substantifs à dérivation abstraite qu'on peut mesurer la force abstraite d'une page latine. Telle page des « Verrines » en contient plus qu'un texte d'Aristote. La vérité est que ces substantifs, nombreux à vrai dire en latin, ont une tendance invincible à se précipiter pour ne supporter plus qu'une valeur picturale ou émotive. Ils servent alors aux Latins à enrichir leur palette d'évocations concrètes (cf. la même communication de M. Marouzeau, *loc. laud.*).

— ἵνα δὴ μὴ δοκῶσιν ἀηδεῖς εἶναι μηδὲ [δεσποτικοί]. — ne sint iis odiosi et graues.

Pour transposer ὀλιγαρχικοὺς, l'auteur latin emploie un procédé qui lui est tout à fait habituel dans ses discours philosophiques : l'accumulation. Il juxtapose les vocables de sens voisin, espérant que, de leur contact, par une espèce d'osmose du sens, surgira, non le mot, mais la notion nouvelle à suggérer. C'est, on le voit, substituer à l'analyse abstraite le dénombrement par recensement et par description (exhaustive autant que possible). L'impossibilité d'appeler la chose par son nom est tournée par l'inventaire exact des cas qui peuvent se présenter.

Mais, une fois de plus, nous retiendrons que cette lacune de la langue est génératrice d'un ordre litféraire qui n'est pas imputable uniquement aux préférences artistiques de notre auteur. Ici il y a trois mots pour un (car μιαροὺς est sauté) ; la tripartition « praepotentes, reges, tyrannos » entraîne, par un effet naturel, le triple groupe : « insequitur, [insimulat], [arguit] ».

Dans le deuxième exemple, δεσποτικοί n'est pas traduit[1], mais Cicéron a tenté de rendre l'accumulation μὴ ..... μηδὲ .....

Notons, toutefois, une différence suggestive : en accumulant, le grec *décompose* la réalité ; μιαρούς et ἀηδεῖς indiquent l'aspect affectif des griefs ; ὀλιγαρχικούς et δεσποτικοί, le contenu raisonné et abstrait du mécontentement populaire. De même :

— ... [ἰδίᾳ] τε καὶ δημοσίᾳ ἐπαινεῖ τε καὶ τιμᾷ..... ..... ferunt laudibus et mactant honoribus.

le peuple les loue dans le fond de son cœur, dans les propos privés (ἰδίᾳ), et aussi dans les manifestations politiques (δημοσίᾳ) ; le premier éloge cautionne la sincérité du second.

En un mot, l'accumulation, en grec, est essentiellement *analytique*, en latin, elle est essentiellement *expressive*.

En grec, l'effort d'abstraction est marqué *jusque dans le signe linguistique* (ὀλιγαρχικοὺς) ; en latin, l'effort d'abstraction doit être fourni par le lecteur ; l'auteur ne fait que proposer les éléments qui y sont nécessaires. Cette particularité est éminemment

1. δεσποτικοί est sauté, alors que le cliquetis verbal δεσποτικοί, δεσπότης, δέσποιναι est un élément important du texte grec. L'accumulation latine est affective et expressive par carence d'un abstrait exact.

caractéristique du style d'idées en latin : une page de latin propose des énigmes.

b) *Abondance dans le texte grec et faiblesse dans le texte latin des termes marquant une mesure précise.*

— πορρωτέρω [τοῦ δέοντος]	— non modice..... sed nimis.
— [ἐπὶ] πᾶν τὸ τῆς ἐλευθερίας ἰέναι	— plena libertatis esse omnia.

ἐπὶ note la direction et le point d'arrivée du mouvement.

— καὶ καταδύεσθαί γε ..... [εἰς]	— non traduit.

εἰς souligne la direction et la pénétration.

— τὸ δέ γε ..... [ἔσχατον] ..... τῆς ἐλευθερίας, [ὅσον] ..... γιγνεται...	— non traduit.
— οἱ ἐωνημένοι ..... [μηδὲν ἧττον] ἐλεύθεροι ὦσιν τῶν πριαμένων.	— ut etiam serui se liberius gerant.
— τὸ μὲν γὰρ τῶν θηρίων [τῶν ὑπὸ τοῖς ἀνθρώποις].....	— non traduit.

Détail pourtant capital : car on y sent affleurer le sourire socratique : les bêtes ne sont pas *naturellement* démagogues, il faut pour cela le contact et la férule de l'homme. Privé de ce piment d'ironie, le texte cicéronien devient simplement *emphatique.*

— ἐν γυναιξὶ δὲ [πρὸς ἄνδρας], [ὅση] ἡ ἰσονομία καὶ ἐλευθερία γίγνεται.....	— uxores eodem iure sint quo uiri...

pure équation au lieu d'une équation nuancée.

Cicéron, on le voit, a perdu le scalpel de Platon. Mais est-ce de sa faute? Ces notations sèches n'auraient pu être sauvées qu'au prix d'une lourdeur intolérable.

c) *Abondance, dans le grec, de mots incolores, soulignant la généralité ou la restriction.*

Ces mots, tous omis dans le *De re publica,* apparaissent sans doute à Cicéron comme la bourre du style, tant il est vrai que les signes de pure évaluation intellectuelle ne l'intéressent pas :

— ὅταν ..... δημοκρατουμένη πόλις ..... κακῶν οἰνοχόων ..... [τύχῃ]
— [οἷον], ἔφην, πατέρα.....

— ..... καὶ ξένον [ὡσαύτως].....
— [οὕτω] δὲ καὶ παιδαγωγῶν.....
— καὶ [ὅλως].....
— ὅσῳ ἐλευθερώτερά ἐστιν [ἐνταῦθα ἢ ἐν ἄλλῃ.]
— καὶ [τἄλλα] [πάντα οὕτω] μεστὰ ἐλευθερίας γίγνεται...
— [τελευτῶντες γάρ που].....

d) *La notion d'aspect et la description du devenir.*

Le jeu de l'aspect verbal, beaucoup moins effacé en grec que dans le système latin, permet à Platon de marquer sans effort le déroulement des faits dans leur *mouvance*. Là où le latin recueille un résultat brutal, le grec transcrit un *processus*. On aperçoit de quel côté se trouve la supériorité de l'exactitude scientifique :

— καὶ καταδύεσθαί γε ..... εἰς τὰς ἰδίας οἰκίας.....

(l'esprit de liberté est en train de s'enfoncer dans les maisons particulières)

— μέτοικον δὲ ἀστῷ καὶ ἀστὸν μετοίκῳ ἐξισοῦσθαι.....

(le citoyen est en train de s'égaler au métèque et il s'y efforce)

— οἱ δὲ γέροντες ..... εὐτραπελίας ἐμπίπλανται.....

(marque la genèse de cette corruption), etc..., etc...

Les exemples abondent ; il y a là une adhérence rigoureuse au détail de la description que la langue latine ne permet pas.

e) *Faiblesse en latin du vocabulaire marquant la notion d'identité.*

Nous avons relevé l'omission constante de ὡσαύτως, οὕτω, ὅλως, qui expriment l'assimilation ; observons encore ceci :

— ὁμοίους.	1°) qui..... similes esse uelint. 2°) qui efficiant ne quid differat.

Si le mot « similes » s'imposait absolument, Cicéron serait obligé de le répéter ; mais le mot n'est pas assez solide dans sa fonction abstraite, il signifie une ressemblance au niveau de l'expérience immédiate, ici encore variété égale pauvreté.

— ..... πατέρα παιδὶ [ὅμοιον] ..... γίγνεσθαι.	
— καὶ ἀστόν μετοίκῳ ἐξισοῦσθαι.	— nihil intersit ciuis sit an peregrinus.

« nihil intersit » est négatif par carence d'un terme positif courant ; par suite, on perd de vue que l'initiative de ce nivellement vient des particuliers.

— ἡ ἰσονομία.	— uxores eodem iure sint quo uiri.

« idem qui » est écoulé ; au rapport abstrait est substituée la constatation d'une équivalence juridique.

f) *Suppression de la preuve par réciprocité.*

Quand Platon établit une opposition entre deux termes, il y soude toujours, au moyen d'un chiasme, l'antithèse exactement réciproque, qui apporte une confirmation de la première. Il y a là un besoin d'épuiser l'affirmation, dont Cicéron n'a cure ; le plus souvent, il laisse tomber la seconde partie du diptyque ; en tout cas, il ne garde jamais la disposition géométrique de l'énoncé.

— ... πατέρα μὲν φοβεῖσθαι τοὺς υἱεῖς, υἱὸν δὲ πατρί.	— ut pater filium metuat, filius patrem [neglegat].

La surabondance verbale « metuat... neglegat » empâte la sèche équation grecque.

..... μέτοικον δὲ ἀστῷ [καὶ ἀστὸν μετοίκῳ] ἐξισοῦσθαι.
— ἐν γυναιξὶ δὲ πρὸς ἄνδρας καὶ [ἀνδράσι πρὸς γυναῖκας][1], etc...

L'examen des faits précédents impose la conclusion suivante : ce que le latin accumule, ce sont les notations *expressives* ; le grec, au contraire, accumule *les signes algébriques*, que le latin élague. En un mot, Platon explore toute l'idée, Cicéron la schématise. La structure de la langue latine, *à elle seule*, rend compte de cette différence.

La tension des liens logiques et l'abus de la conjonction ut.

Après la description des lacunes du texte latin, nous allons passer en revue les acquêts propres à Cicéron. Tout d'abord, ce que le

1. Ces chiasmes ne constituent pas de « fausses fenêtres pour la symétrie », ils coïncident avec l'opposition fondamentale qui est l'axe même de la recherche.

latin perd en rigueur abstraite, il le regagne en intensité logique. De l'analyse complète et complexe du grec, il extrait — assez arbitrairement — un seul aspect. Mais cet aspect devient l'objet d'une étreinte passionnée, où l'on reconnaît l'âme traditionnelle des Latins, je veux dire la volonté de bien saisir et de garder ce qu'on tient. Platon, sans cesse, et comme par doctrine, relâche ses prises, par peur sans doute que toute contraction, tout excès de systématisation ne fausse le vrai ; Cicéron, au rebours, crispe les mains et rattache les idées les unes aux autres comme s'il redoutait de les perdre. Nous voyons donc apparaître une logique formelle, passionnément cohérente, qui se substitue à la logique cachée et impartiale, mais scientifique et circonspecte du texte grec.

Or, la tension excessive des liens logiques est caractéristique non seulement de notre texte, mais de toute la prose d'idées en latin. Elle a pour origine l'incapacité fonctionnelle de noter mathématiquement tous les rouages du réel ; par faute de pouvoir tout saisir, on s'efforce de ne pas lâcher ce qu'on tient. Chacun sent ce que l'esprit perd à cette systématisation militaire ; mais il est capital de remarquer aussi ce que la *transmission des idées* a pu y gagner. Les prudentes hésitations du laboratoire socratique ne sont guère objet d'enseignement, sauf pour une faible élite ; au contraire, les idées disciplinées du latin sont toutes prêtes à la *conquête* des esprits.

Le relevé suivant rend évidente la substitution aux justes équations de Platon d'une logique passionnelle et scolastique qui n'est pas celle des choses :

1°) eos..... mactant honoribus, ut necesse sit in eiusmodi republica plena libertatis esse omnia.	ἆρ' οὐκ ἀνάγκη ἐν τοιαύτῃ πόλει ἐπὶ πᾶν τὸ τῆς ἐλευθερίας ἰέναι ;

Le grec présente un rapport logique plus lâche et indirect : la généralisation de la maladie ne dépend pas *seulement* du renversement des rapports mutuels de gouvernants à gouvernés. En latin, le rapport logique est plus serré, mais moins juste.

2°) ..... denique [ut] pater filium metuat...	— [οἷον] ... πατέρα μὲν ἐθίζεσθαι.....

Confusion de l'exemple et de la preuve.

3°) ..... [ut] et priuata domus omnis uacet dominatione.	— καὶ καταδύεσθαί γε ... εἴς τε τὰς ἰδίας οἰκίας.....

Les rapports qui unissent l'invasion des familles particulières avec le fait initial étant trop complexes, le grec les laisse de côté ; le latin tranche avec l'autorité du centurion ; il nettoie brutalement des difficultés que le grec, par prudence, laisse pendantes.

4°) [ut] ..... hoc malum usque ad bestias perueniat, denique [ut] pater filium metuat.....	οἷον, υἱὸν ..... μήτε αἰσχύνεσθαι μήτε δεδιέναι τοὺς γονέας.

Généralisation sommaire des relations vraies ; « ut », contrairement à οἷον, met tous ces rapports sur le même plan.

5°) ... magister [ut] discipulos metuat, et iis blandiatur, spernantque...	... διδάσκαλός τε ... φοιτητὰς φοβεῖται καὶ θωπεύει...
6°) adulescentes [ut] senum sibi pondus adsumant..... descendant.	

« ut » est encore ajouté.

7°) [ex quo fit ut] etiam serui se liberius gerant...	τὸ δέ γε ... ἔσχατον, ὦ φίλε, τῆς ἐλευθερίας.....

« ut » encore ajouté. Il s'agit pourtant d'un nouveau stade de la description clinique, et l'observateur grec se garde bien de ramener le symptôme à une cause simplificatrice. L'architecture grecque laisse vivre les réticences et les incertitudes de la recherche ; en latin, simplification scolastique du raisonnement.

Du point de vue artistique, la juxtaposition des incohérences est propre à évoquer la prolifération de l'anarchie ; au contraire, l'amour des cadres rigides, même dans l'expression du désordre, est, pour le texte latin, une cause de faiblesse.

8°) [ut] ita fastidiosae mollesque mentes euadant ciuium	— τὸ δὲ δὴ κεφάλαιον ..... ἐννοεῖς ὡς ἁπαλὴν τὴν ψυχὴν τῶν πολιτῶν ποιεῖ.
9°) ex quo leges quoque incipiunt negligere.	— τελευτῶντες γάρ που οἶσθ' ὅτι οὐδὲ τῶν νόμων φροντίζουσι γεγραμμένων ἢ ἀγράφων ;

L'amour des liens rectilignes conduit ici à l'absurdité : car le mépris des lois commence bien avant l'apparition des derniers symptômes. Platon disait : ils ont commencé depuis longtemps à transgresser la règle, mais maintenant *aucune règle* n'est propre à les contenir.

10°) ... ut, si minima uis adhibeatur imperii, irascantur, et perferre nequeant ;	— ὥστε κἂν ὁτιοῦν δουλείας τις προσφέρηται, ἀγαναχτεῖν καὶ μὴ ἀνέχεσθαι.....

Cette avalanche de « ut » consécutifs ôte à ce mot sa force logique spécifique ; aussi l'emploi de « ut », dans le sens où le grec dit ὥστε (*c'est-à-dire une seule fois*), passe-t-il tout à fait inaperçu. L'unique « ut » latin a perdu tout relief, toute vertu *réellement* logique. Ce n'est pas tout ; la même conjonction éculée sert encore à transcrire

— ut plane liberi sint	— ἵνα δὴ ἐλεύθερος ᾖ.
— ut plane sine ullo domino sint.	— ἵνα δὴ μηδαμῇ μηδεὶς αὐτοῖς ᾖ δεσπότης.

Le grec possède un mot spécial pour chaque engrenage intellectuel. Le latin n'en offre qu'un, qu'il dispense avec excès. D'où une logique tendue, introduite de force *par l'auteur* entre les faits ; nous avons chez Cicéron un système qui vit par lui-même en marge de la réalité. On comprend que cette importante différence, une fois de plus, n'est pas imputable aux préférences de notre écrivain ; la pénurie des liens oblige à serrer davantage.

Étude des images.

Ce nouvel aspect de la comparaison est propre à étayer les suggestions précédentes ; car le texte grec révèle une véritable consanguinité de l'image et de l'idée. Aucune n'est là pour le seul plaisir d'évoquer ou de sentir : ἰέναι, καταδύεσθαι, μέχρι τῶν θηρίων τὴν ἀναρχίαν ἐμφυομένην, ἐμπίπλανται, ἁπαλὴν τὴν ψυχὴν... ποιεῖ..., ramènent énergiquement l'attention au centre du problème et soulignent une nouvelle conquête du chercheur. Ces métaphores présentent donc une cohérence non pas précieuse et formelle, mais respectueuse des véritables articulations du sujet. L'image de

Platon est une méthode de pensée, et elle est chargée *d'une force cognitive.*

Les images grecques provoquent un choc de surprise, qui s'adresse essentiellement non à la sensibilité, mais à l'intelligence, dont leur fonction est d'éveiller la curiosité.

Or, l'élément de surprise a disparu à peu près complètement du texte latin ; notre auteur s'évertue à émonder tout ce qui pourrait blesser ou étonner l'oreille respectueuse du lecteur romain[1]. Dans l'ensemble, les images cicéroniennes sont éculées, usuelles et relèvent du vocabulaire banal de la « grauitas romana ». Mais, si la plupart des traits en relief de notre texte donnent une impression légèrement prudhommesque, il faut nuancer cette observation de la manière suivante :

Cicéron a poussé l'audace... ou a cru la pousser jusqu'aux limites au delà desquelles la langue l'eût abandonné[2] ; ainsi, « meracam » (qui assimile la liberté à un vin pur) ne revient nulle part ailleurs, même dans les plaidoyers. L'écrivain pense être hardi. « Inexplebiles », très rare chez notre auteur, est cependant moins remarquable, car il est attiré mécaniquement par « sitis », comme il ressort des exemples suivants : *Cat. Mai.*, 26 : « ... quasi diuturnam sitim explere cupiens », et encore : *Parad. Stoïc.*, 6 : « neque unquam... expletur, nec satiatur cupiditatis siti ». « Sitis » se rencontre très peu avec un complément de nom abstrait et, en tout cas, jamais avec « libertas ». « Temperatam » est courant, mais jamais ne s'emploie au sens métaphorique. « Haurio » est usuel, mais s'articule d'habitude à « calamitates, spiritus, voluptates », c'est-à-dire à des mots au pluriel. « Hausit libertatem » est vraiment original. « Sitiens », sauf dans ce passage (et dans un autre inspiré de celui-ci), ne s'emploie pas hors du sens concret. Même l'association assez plate : « ferunt laudibus et mactant honoribus » suggère une remarque analogue ; dans les groupes naturellement associés par Cicéron, « laudes » n'attire pas automatiquement « honores ». La banalité de l'expression n'exclut pas une recherche relative.

1. Il existe en latin un style noble ; ce qui déclenche la curiosité du Grec choque et détourne le Romain.

2. Cf. F. Blatt, *Remarques sur l'histoire des traductions latines : Class. et Mediaevalia*, I, 1938, p. 217-242, où il est indiqué que les traducteurs païens préfèrent s'éloigner du sens littéral plutôt que de faire violence au génie de leur langue maternelle.

Concluons que Cicéron éprouve jusqu'à la rupture la médiocre souplesse de la prose d'art qui lui est imposée par le genre et par l'auditoire. Ces efforts de l'auteur montrent bien que le jugement où conduit l'examen des images s'adresse une fois encore à la constitution même de la langue ou de l'esprit latin, choses d'ailleurs non séparables.

Mettons en parallèle les deux premières phrases du texte :

Cum enim, inquit, [inexplebiles] populi [fauces] [exaruerunt] libertatis siti, malisque usus ille ministris.....	ὅταν, οἶμαι, [δημοκρατουμένη] πόλις ἐλευθερίας διψήσασα κακῶν οἰνοχόων προστατούντων τύχῃ.

soit quatre termes métaphoriques pour un seul en grec. Cette luxuriance d'images trahit un goût de la sensation en elle-même, une recherche du tableau pour la joie pittoresque, dont Platon est parfaitement indemne. L'image ainsi comprise est un véritable *intensif*. C'est d'ailleurs sa fonction habituelle en latin, comme on le voit par le rapprochement suivant :

Tusc. V, 16 : « Quid uero, illum quem libidinibus inflammatum et furentem uidemus, omnia rabide adpetentem cum *inexplebili* cupiditate, quoque *adfluentius* uoluptates undique *hauriat*, eo grauius ardentiusque *sitientiem*, nonne recte miserrimum dixeris? »

On voit ici quel usage fait Cicéron du matériel métaphorique de notre texte quand il n'est pas gêné par une pensée étrangère : l'image n'est qu'un simple instrument de coloration dramatique ou tragique, une sorte de superlatif.

Si, d'ailleurs, « libertatis siti » pouvait à lui seul porter l'idée de ἐλευθερίας διψήσασα, l'auteur romain ne serait pas conduit à accumuler les notes expressives ; mais « libertatis siti » n'est supportable que dans un tableau complet. En résumé, l'image grecque suscite une idée, l'image latine excite essentiellement une *vision*, et elle est dépourvue *d'ambition cognitive*.

Ajoutons, à titre de suggestion, que l'image de Platon recouvre exactement son objet, qu'elle circonscrit sans laisser de place au vague ou à l'ineffable, tandis que l'image latine est toujours prolongée d'un pathétique inexprimé[1].

1. Où l'on peut voir la source d'un certain romantisme latin (voir chez Horace la valeur

L'art original du texte latin ;
comment l'impuissance à abstraire engendre la naissance de l'homme de lettres.

Incapable, du fait de la morphologie du latin, de suivre docilement les contours du réel, Cicéron ne peut, comme Platon, instituer un art [1] qui se marie discrètement à l'exposé scientifique des événements. Notre auteur dépense donc ses facultés d'artiste dans *un autre sens* : le discours, vivant par lui-même, reçoit une organisation interne et un agencement autonome, qui sont proprement une acquisition latine. En un mot, l'art de Platon se subordonne aux impératifs du sujet et à la science du vrai, l'art de Cicéron se surajoute à la description des faits et s'anime d'une vie *indépendante.*

Soulignons bien que cette différence de conception artistique est dictée inflexiblement par les particularités de la structure linguistique exposées plus haut. Cicéron suit les suggestions de son instrument, et non les dictats arbitraires de son tempérament personnel.

Admirons les habiletés de cette construction : la première partie de notre texte peut s'écrire comme suit :

Cum inexplebiles populi fauces...
I exaruerunt libertatis siti... (11 syllabes)
II malisque usus ille ministris... (9)
III non modice temperatam | sed nimis meracam libertatem (8 + 11)
... *sitiens hausit*
a) tum magistratus et principes, (9)
b) nisi ualde lenes et remissi sint, (11)
c) et large sibi libertatem ministrent (12)
insequitur, insimulat, arguit
praepotentes, reges, tyrannos (uocat).

En éliminant les impressions subjectives qui corrompent souvent les analyses de ce genre, on peut considérer comme valables les conclusions suivantes :

1°. — Mouvement ascensionnel de la première partie en trois

de « cura », notion aux résonances pathétiques, entourée d'une pénombre qu'on ne voit pas dans les originaux grecs φροντίδες et μέριμναι).

1. Sur l'art de Cicéron traducteur, voir Cuendet, *R. É. L.*, 1933, p. 380 : *Cicéron et Saint Jérôme traducteurs.*

membres : la phrase culmine, se déploie et s'étale dans le membre III ; « sitiens hausit », *qui porte le tableau*, est exhaussé et reçoit l'éclairage.

2°. — Après un silence, trois membres *a/b/c*. Ici la phrase baisse d'un ton ; les deux premiers membres, bipartites et régulièrement balancés, laissent une impression de tranquillité monotone, le troisième membre *c/*, plus solennel et majestueux, ralentit le mouvement et le suspend.

3°. — L'asyndète des verbes[1] est d'autant plus saisissante que le « circuitus » précédent est moelleusement lié. Observer l'opposition des brèves (premier groupe), suggérant la curée des récriminations, et les longues du deuxième groupe (majesté solennelle et emphatique des griefs).

Après ce prélude s'édifie un deuxième groupe architectural réunissant l'exposé des faits principaux :

a) eos qui pareant principibus.....
agitari ab eo populo
et seruos uoluntarios appellari

b) { eos autem qui in magistratu (10)
priuatorum similes esse uelint (11)
{ eosque priuatos qui efficiant (10)
ne quid inter priuatum et magistratum differat (15)
ferunt laudi*bus* (5) et mactant honori*bus* (6)

Enfin, le versant final de la page s'abaisse en pente douce et ordonne en stratifications parallèles les différentes conséquences, généralement selon la tripartition chère à Quintilien.

On voit que notre auteur institue ici une véritable orchestration de la phrase ; les mots ne doivent pas être considérés exclusivement, ni même essentiellement dans leur sens ou dans leur rapport avec l'objet ; ils reçoivent une place organique dans un système artistique qui se suffit à lui-même. Il y a là un culte du discours pour lui-même que Platon n'offre pas.

L'étude des rythmes révèle que les fins de phrase et les fins de membre sont très soigneusement scandées. Toutefois, il faut convenir d'une certaine difficulté éprouvée par Cicéron ; on découvre

1. Le plan de ce parvis brillant de l'édifice a été dicté, on l'a vu plus haut, par l'incapacité de traduire ὀλιγαρχικούς.

dans son texte trois exemples de « clausula heroica » : « usus īllĕ mĭnĭstrĭs, ciuis sit ān pĕrĕgrīnŭs, ut plane sine ullō dŏmĭnō sīnt » (noter le monosyllabe final, et ceci pour servir de conclusion à tout le développement). On devine que, sans le modèle grec qui reste malgré tout contraignant, l'autonomie du système serait encore plus rigoureuse.

* * *

En résumé, au lieu de la sérénité contemplative du grec, Cicéron offre une partialité politique et polémique ; au lieu d'une rigueur souple asservie au fait, une logique enchaînée, peu soucieuse du réel ; en place d'images qui font comprendre, des images qui émeuvent ; au lieu d'un art mêlé docilement à la science, un art séparé qui vit pour lui-même.

L'écrivain latin décale les plans, bouleverse les perspectives, altère les rapports ; mais ce n'est pas du tout pour revêtir le modèle d'une forme d'art choisie par un décret personnel ; au contraire, s'il crée un art passionné, éloquent et persuasif, *c'est parce qu'il est incapable d'une traduction précise*[1].

Imputer de pareilles différences à la négligence de Cicéron, aux goûts oratoires des Latins, à leur préférence pour les visions pathétiques, etc., c'est constater des faits, non les expliquer. Ce serait se condamner aux mesures arbitraires de la critique subjective, et aussi contredire des évidences : notre auteur n'est pas un traducteur pressé ; il le dit en tête des morceaux traduits, il reproduit certains de ces morceaux *sous la même forme* dans des ouvrages différents. Enfin une critique attentive décèle aisément dans notre texte un effort continuel pour serrer au plus près la pensée platonicienne et comme un regret de n'y pas réussir. Toutefois, il faut accorder que, les préférences personnelles s'exerçant

1. Villemain écrit avec admiration (*La République de Cicéron*, Paris, 1858, p. 86) : « Cicéron traduisant Platon, quel objet d'étude ! On peut remarquer le soin *un peu trop littéraire* (souligné par nous) et l'importance que Cicéron semble attacher à cette lutte de style et d'expression... (il tempère) la vive imagination du philosophe grec par l'*expérience* d'un consul romain. » Toutefois, il ne dit pas d'où vient ce « soin trop littéraire », ni si le « consul » fait bon ménage avec le penseur. Jugement au fond injustement sévère, parce qu'il laisse soupçonner que les infidélités de Cicéron sont imputables à son intelligence ou à ses préjugés. Notre thèse est, au contraire, que Cicéron a parfaitement compris et qu'il souffre de n'avoir sous la main que l'instrument linguistique d'un consul.

dans le sens des facilités naturelles, Cicéron, orienté par force dans une certaine voie, y garde de l'initiative.

Il reste que l'apparition de l'ouvrier d'art et de l'entraîneur qui veut convaincre par le prestige, non par la vérité, a d'humbles raisons grammaticales et linguistiques imposées par la structure de la langue.

Si l'on admet qu'en un certain sens toute création littéraire est essentiellement et premièrement une traduction, on pensera que les vues précédentes sont peut-être de nature à éclairer l'éloquence, le pathétique stylisé et le sens du trait propres à la prose latine.

R. PONCELET.

VII

MARE CLAVSVM

PAR E. DE SAINT-DENIS
Professeur à la Faculté des lettres de Dijon

Cette expression est bien connue : elle désignait la fermeture de la navigation pendant les mois d'hiver ; plus exactement, d'après Végèce, du troisième jour des ides de novembre (11 novembre) au sixième des ides de mars (10 mars) : *ex die tertio Idus Nouembris usque in diem sextum Idus Martias maria clauduntur*[1]. A l'époque de Végèce, la réouverture de la navigation donnait lieu à une fête et à des jeux : *natalis, ut ita dicam, nauigationis solemni certamine publicoque spectaculo multarum gentium celebratur.* De son côté, Apulée fait allusion à la fête d'Isis, qui marquait le jour où, les tempêtes de l'hiver s'étant apaisées et les houles adoucies, la mer redevenait navigable (*nauigabili iam pelago*) : en ce jour, les prêtres d'Isis lui dédiaient un vaisseau tout neuf[2] (5 mars).

La précision de ces dates, toujours citées, et l'existence de cette fête ont fait croire que la fermeture de la navigation, religieuse et

1. Veget., 4, 39. — 2. Apul., *Met.*, 11, 5.